

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul ZUMTHOR

Veni, Creator

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 97-101

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

VENI, CREATOR !

O mon Dieu, pourquoi suis-je le hêtre agrippé au flanc des collines, et ton souffle qui pousse les semences errantes froisse-t-il mes feuilles écloses et les embryons de mon fruit ?

La brise emporte dans le soir l'âcreté des océans lointains, et jusqu'à mon cœur de rouvre s'insinue la fadeur de ce printemps grisâtre. Ma cime se penche au brouillard qui tombe, et des hauteurs du tertre j'aperçois, parmi le moutonnement des blés tendres, la laine blonde des brebis fuyant, comme la moisson d'août à l'occident, sous l'orage.

Pour moi, les ancrs noueuses de mes racines se plongent au rocher et ma toison verdoyante, chassée par les vents tièdes, claque vers le val comme le voile des victoires inclinées à la proue des siècles anciens. Mon front gémit dans l'ouragan et les orties à ma base se courbent à ce tourbillon, et tremblent, et rampent, plus bas que l'herbe des champs. Ma sève se glace au retour des frimas ; le sol s'affaisse ; la bruine s'amasse au sillon des vallées, et je lève ma crête sur ce dégoût.

O tourterelles dans les brumes égrenant votre litanie, dites-moi mon destin funeste et les courants de la saison brune qui me poussèrent, à l'aube de mes jours, sur ce versant où ma graine multipliée, s'épanouit jusqu'à l'horizon des collines ?

La vase des marais s'est gonflée durant les heures nocturnes, et déjà clapote cette onde infâme au berceau d'où jaillit ma tige, dans les lambeaux pourris de mon écorce.

Ah ! Que ne suis-je le fruit des cavales dont le guerrier vainqueur empoigne la crinière, mais qui, sous le joug et la selle, savent galoper dans les bruyères roussies jusqu'aux glaciers chaotiques de l'océan des Pôles !

Hélas ! L'avalanche et les automnes ont broyé l'orgueil de mes frères quand je dormais encore au sein de la forêt natale: je suis seul, et ma substance éternelle. Et les notes graves de ma mélodie déclinent jusqu'au seuil des cabanes où les bonnes femmes chantent ma légende à la moisson qui vient.

Le souffle de chaque aurore vient caresser mon deuil, et j'écoute en vain les oiseaux qui naissent comme les beautés trop douces des légendes.

Mes songes suivent le cours monotone des soleils, et quand ils se sont abîmés tour à tour sous la crête ultime des rochers, le chœur enfantin des étoiles ne sait plus déployer son écharpe de perles laiteuses sur l'obscurité de ma nuit.

Tu t'éloignes, o mon Dieu, au-delà des nuages, et le flambeau de ton triomphe sous les brumes

et les extrémités de mes feuilles ne peuvent saisir que des lambeaux de ta traîne. Mais comme le

pirate des mers nordiques dont la bien-aimée gémit aux rives des fjords, je sens une présence invisible tomber sur moi dans la rosée.

O mon Dieu, tu roules ton char sur les abîmes, et tiens l'ouragan comme le claquement de ton fouet ! Ta vie lointaine a su se prolonger comme les ondes

et ton sceptre semer les plages d'azur dans le troupeau fou des nuées.

Je te jette ma chair en offrande, et lorsque l'automne ébranlera mon squelette comme le chef incertain des ancêtres, je me roidirai devant ta face.

Symphonie d'or et de saphir dans l'embrassement de l'empyrée, ô mon Dieu, tu es beau !

Je veux, impitoyable, me dresser vers l'aurore ; et les mixes à mon pied, grisées par cette splendeur, m'embrasseront de leurs rondes aveugles. Mon écho prolonge jusqu'aux forêts leurs hymnes d'ivresse et leur folie,

et je chante

moi la cithare aux cordes de brise !

Les aigles sont tombés des cimes, et leurs appels rauques s'abaissent jusqu'à moi ; la tempête des ailes noires plane sur les gorges comme les étendards des armées.

J'aime cette volupté puissante des montagnes dans le sourire mystérieux du matin !

O mes aigles, vous êtes mon âme, mon âme qu'au premier jour a conçu l'esprit des chaos.

O mon âme, tu te gonfles et bouillonne plus que le torrent qui jaillit sous les glaciers, et tes

révolutions et tes cascades ont côtoyé combien d'abîmes, comme les antiques planètes aux rives sombres de la nuit ?

Mon fâche s'incline et des larmes argentées roulent parmi mes sanglots. Je m'écrase sous mon poids qui m'opprime et cherche un cœur enfantin pour y gémir.

Le printemps des années nouvelles a poussé vers moi comme une vague les ronces et les lys des champs. Les senteurs sylvestres m'enveloppent comme le voile des fées, et mon ombre féconde tombe en pluie d'or sur le massif de mes fleurs, et j'aime mieux l'églantier que la rose.

La brise chante, et mes branches s'embrassent. Je contemple l'harmonie de mon corps, écoutant mon esprit qui s'éveille et mes bourgeons naissants qui se boursouflent.

*J'aime la vie qui m'étreint,
car je suis hêtre au flanc des collines.*

Les chœurs des anges se sont bercés dans ma verdure première,

et j'abrite les cabanes des vieillards qui se traînent sur la boue des sentiers ;

je sais mes chaînes et les méprise ;

je suis humain, car je crée ;

je suis un dieu, car je souffre !

Les montagnes à l'occident s'inclinent vers le val, et l'astre s'éteint au versant de la nuit. J'élève dans le soir les fauves essaims de mes abeilles, et les nervures de mes feuilles, et mes derniers rameaux s'offrent à la rosée.

Les fuseaux blancs des cigognes se dressent sur les villes endormies comme les minarets fabuleux au-delà de ces rivages.

Et lorsque les fées de l'aurore élèveront sur les gorges un nouveau soleil, comme leur bouclier sanglant les vieux guerriers cuirassés d'or, je frissonnerai jusqu'au fond de mon sein et me recouvrirai de mes brumes

car je n'ai jamais su, comme les colonnes de ces temples, me prostituer aux rayons du jour.

Les vierges aux tresses blondes cueilleront les glaïeuls par les prairies, et, jusqu'au déclin des siècles futurs, j'élèverai sur ce tertre ma cime où gémit la tempête, dans le monde frémissant de mon azur et de mes ombres.

Paul ZUMTHOR